

Eduardo Mendoza et la traduction

Vasos comunicantes, n° 36, hiver 2006
Revue de ACETT

La revue *Vasos comunicantes* a pour vocation de rendre compte des journées organisées chaque année par l'association des traducteurs espagnols à Tarazona où se trouve la Maison du traducteur.

Comparables aux Assises annuelles d'Arles (conférences théoriques, table ronde professionnelle, ateliers de langues, etc.), elles en diffèrent toutefois sur un point qui leur donne une physionomie particulière : l'événement essentiel de ces journées est la conférence prononcée par un prestigieux écrivain espagnol contemporain sur le thème de la traduction, suivie d'une table ronde avec ses traducteurs qui reprend et approfondit certains thèmes du discours inaugural.

L'invité de l'édition 2006 était l'écrivain barcelonais Eduardo Mendoza qui s'est fait connaître dans le monde entier par un roman qui marque l'entrée de Barcelone au panthéon des villes littéraires à la manière de Borges et Buenos Aires ou Kafka et Prague : *La Ville des prodiges*. On n'aurait pu trouver meilleur orateur pour prononcer le discours inaugural dans le célèbre monastère de Veruela, car Eduardo Mendoza est aussi bien traducteur qu'écrivain (toutefois plus écrivain que traducteur depuis le succès international de son roman).

Eduardo Mendoza remercie d'emblée l'association de lui avoir donné l'occasion de parler du sujet qui lui plaît plus que tout : la traduction. Puis il rappelle qu'il a consacré des années et des années de sa vie à la traduction sous toutes ses formes : traduction littéraire, technique, interprétation simultanée, consécutive, traduction écrite, orale. Interprète au plus haut niveau politique à l'ONU, Mendoza sert d'intermédiaire entre Felipe González et Ronald Reagan.

C'est dire que Mendoza connaît la traduction dans ses aspects les plus techniques (les affaires de sous) et les plus « métaphysiques ». Pour lui, la

modestie et l'invisibilité sont les conditions essentielles d'une bonne traduction et d'un bon traducteur. L'effort fourni dans la traduction doit faire place à un texte net et transparent, ce qui veut dire que cette simple opération, masquant l'acte de traduire, le fera tomber dans l'oubli et la traduction ne recevra pas la considération méritée.

Plongeant dans l'histoire, Mendoza rappelle que la traduction était, jadis, associée à la duplicité, la trahison, voire la collaboration et que les premiers traducteurs importants furent les missionnaires espagnols, portugais et italiens, qui essayèrent de convertir au christianisme, avec plus ou moins de succès, les Chinois, les Japonais et les Africains.

Au cœur du commerce des hommes (la traduction est pour Umberto Eco la langue de l'Europe, opinion réfutée par Mendoza), la traduction devrait être, selon l'écrivain barcelonais, considérée comme un genre littéraire autonome (sans exclure la traduction technique) et étudiée comme tel. Il rappelle que le russe littéraire commence à fonctionner quand Pouchkine traduit Shakespeare. Les langues évoluent à travers la traduction et par les traductions.

On lira avec passion cet exposé et la table ronde consécutive tout en s'étonnant que Mendoza dise, à un moment donné, que la traduction apporte la même émotion que l'écriture, mais en dehors de toute responsabilité. Cioran affirmait à juste raison précisément le contraire, que la responsabilité du traducteur est supérieure à celle de l'écrivain dans la mesure où il construit le réceptacle où doit aboutir l'œuvre, il s'agit pour lui d'une activité éminemment morale. On s'étonnera aussi que dans une longue digression sur l'autotraduction ait été omis le plus célèbre exemple espagnol, Bernardo Atxaga qui se traduit lui-même du basque vers le castillan pour des raisons strictement littéraires, car il sait que ce qui se perd des divers dialectes basques dans le passage d'une langue à l'autre, il doit le reconstruire autrement, ailleurs, sur un autre plan, dans l'illustre dérivé du latin, dont parlait Borges, s'il ne veut pas que son œuvre soit dépouillée de sa substance.

Merci à Eduardo Mendoza d'avoir si bien saisi et décrit l'instabilité de la traduction et d'avoir témoigné en des termes aussi chaleureux de sa noblesse.

André Gabastou